

Développement Personnel : le marché du malaise ou la dictature de l'ego

Le malaise professionnel a des racines sociales : problèmes liés à la rémunération, à la qualité de vie au travail, à la charge de travail, à la reconnaissance professionnelle... etc. Tous les salariés des IEG, cadres et non-cadres, sont aujourd'hui en mesure de témoigner de l'offensive d'un système qui entend réformer un modèle au nom de la Crise et au détriment de l'Humain.

Or, quand un malheur personnel vient s'ajouter à l'affect professionnel, la capacité de résistance au mal-être se réduit comme peau de chagrin et l'absence de socle social en matière de solidarité enferme l'individu en lui-même. Le comble du cynisme survient quand certaines pratiques managériales consistent à reléguer toute forme de malaise au travail sur soi...

Pour un renouveau syndical, ne faut-il pas être en mesure de lutter pour une solidarité de métier intégrale, en mesure de servir de reposoir aux malaises personnels ?

En attendant, le succès croissant des livres de Développement Personnel (DP) est révélateur d'une tendance individualiste à chercher « l'autonomie dans le malheur » : votre vie va changer, prenez les choses en main...

Nicolas MARQUIS, docteur en sociologie, chercheur au centre d'anthropologie, sociologie, psychologie – études et recherches de l'Université Saint-Louis Bruxelles (USL-B) et Marie Curie Fellow, société de l'université Paris Descartes, a publié un livre sur ce phénomène¹, riche en enseignement sur les évolutions sociales révélées par l'essor du DP. Lumière et Force l'a rencontré pour un entretien.



Lumière & Force : La vente de livres relatifs au DP connaît un succès croissant depuis vingt ans : en France, ce sont des centaines de milliers d'ouvrages qui sont achetés chaque année. Ce succès est-il dû à l'attraction d'une catégorie sociale spécifique pour ce genre de littérature ?

Nicolas Marquis : Je vais commencer par une précaution : les gens que j'ai rencontrés sont des gens qui se sont auto sélectionnés. J'ai mis des mots dans les librairies, j'ai étudié des courriers de lecteurs et donc je n'ai pas la prétention de

pouvoir vous restituer une image complète ; cependant j'ai quand même toute une série d'éléments qui peuvent permettre de vous répondre.

On peut quand même détecter deux grandes catégories de population touchées par le phénomène DP : une première pour laquelle le développement personnel est quelque chose de choisi, et une catégorie pour laquelle il est quelque chose d'imposé de l'extérieur. La première catégorie est constituée de personnes qui connaissent un problème dans leur vie et qui décident de travailler sur elles-mêmes en lisant des

bouquins, en allant voir des coaches, en faisant des stages, en suivant une thérapie, etc. Ils ont donc déjà cette intuition que travailler sur eux-mêmes, c'est quelque chose qui peut leur faire du bien et que c'est aussi quelque chose qui va leur permettre d'accéder à un certain bénéfice, du point de vue de leur relation sociale, de leur relation avec leur employeur, etc. Clairement aujourd'hui, le fait de travailler sur soi-même est une compétence qui est extrêmement valorisée, le fait d'être autonome comme on dit.

Pour les définir plus socialement, on ajoutera que les gens de cette première catégorie semblent être des individus qui connaissent une certaine distance à la nécessité : ils peuvent répondre très rapidement aux questions de savoir ce qu'ils vont manger le soir, où ils vont dormir, etc.

La seconde catégorie regroupe des gens dans une situation beaucoup plus précaire ou précarisée, qui sont également confrontés à ce discours du développement personnel, mais qui ne l'ont pas choisi : par exemple, des gens qui perdent leur travail et qu'on intègre dans des dispositifs imposés par l'État, qui les poussent en fait à rechercher en eux-mêmes ce qu'ils peuvent faire pour obtenir plus de possibilités d'emplois...

LF : Et parmi les personnes volontaires que vous avez eues pour votre étude, vous en avez eu de cette seconde catégorie ?

NM : J'en ai eu quelques-uns, quatre sur mes soixante entretiens. Ça n'est donc pas très significatif, mais il y a énormément de travaux sociologiques

qui étudient ce que l'on appelle en Belgique l'État Social Actif - je pense que c'est une appellation qui a aussi cours en France² -, pour dire qu'aujourd'hui, le fait de se poser la question de savoir ce que moi je peux faire pour me sortir du trou, plutôt que d'attendre que quelqu'un d'autre m'offre des sous ou des possibilités, c'est une compétence qui est attendue aujourd'hui de chaque individu.

J'ai une étudiante qui travaille sur les coaches qui visent à remettre à l'emploi des personnes qui ont perdu le leur à plus de cinquante ans... Et c'est assez frappant, me disait-elle, de voir la différence entre les personnes qui ont déjà été initiées à ce langage du parler de soi, de montrer qu'on est autonome, de montrer qu'on en veut, etc., et celles qui ne sont pas du tout là-dedans et qui sont complètement dépréciés par les coaches de ce fait-là. Le développement personnel est un mouvement de fond qui traverse toute une série de sphères sociales et qui touche un grand nombre de catégories de la population, mais les individus sont loin d'être égaux par rapport à ça.

En tout cas, les lecteurs de développe-

ment personnels que j'ai rencontrés, c'étaient principalement des gens qui avaient choisi cela...

Et du coup je dirais, classe moyenne, moyenne sup en très grande majorité.

LF : En essence, que révèle socialement cet engouement ?

NM : On peut partir d'une constatation, peut-être très basique mais très frappante, c'est que pour tous les gens que j'ai rencontrés et même pour ceux qui ne lisent pas du développement personnel, il est très facile d'imaginer des titres d'ouvrages de DP ; et même si on est pas lecteur, si on est pas d'accord avec ce succès, on est tous capables d'imaginer des raisons pour lesquelles des gens pourraient se mettre à lire ce genre de truc... Et pourtant, ça n'a rien d'évident ! Ça correspond à un contexte social et culturel particulier et c'est celui dont je voudrais parler un peu maintenant.

Quelle est cette société dans laquelle certains individus, après avoir connu une épreuve difficile dans leur vie, se mettent à dire : *je vais commencer à lire un ouvrage dans la perspective de travailler sur moi-même ?* C'est une société que j'ai qualifiée avec Alain EHRENBURG³ de « société de l'autonomie comme condition » : dans cette société et contrairement à ce qui se passait dans les années 60 où

“ *Le développement personnel est un mouvement de fond qui traverse toute une série de sphères sociales.* ”

l'autonomie était une aspiration individuelle - on estimait encore, c'était toute la mouvance mai 68, que les individus étaient encore fort ancrés dans des carcans qui ne leur permettait pas d'exprimer toute leur possibilité de vie, on est aujourd'hui dans ce qu'on appelle un attendu normatif par rapport à cette question de l'autonomie : chaque individu entendu comme norme sociale doit se comporter comme un être autonome. Et ce, qu'il soit, jeune, vieux, chômeur, employé, etc. On attend que chaque individu se prenne en charge...

En aparté, ça m'arrive de rigoler un peu d'une connaissance... Dernièrement, elle disait à son enfant qui a vingt mois : « je compte sur toi (pour être sage) »... Dire ça à un enfant de vingt mois, ça montre bien à quel point l'autonomie est considérée aujourd'hui comme une qualité inhérente à chaque individu !

On a aujourd'hui une valorisation extrêmement forte d'un mode d'action qui n'était pas du tout présent dans d'autres sociétés, ou alors qui l'était mais tout à fait différemment : le fait de se prendre pour objet continu de travail, le fait de se concevoir comme une sorte de projet (cette logique du projet, qui a des affinités avec les mondes de l'entreprise et managérial).

C'est une vision du monde où chaque individu porte la responsabilité de se faire advenir lui-même.

On a fait une enquête récemment auprès de personnes dont un nombre important étaient lecteurs de développement personnel : ils étaient 2800, on leur demandait de dire s'ils étaient d'accord ou pas avec toute une série de propositions, et il y avait une proposition qui était : chaque être humain devrait chercher à se développer jusqu'à sa mort... À peu près 90 % des individus répondaient d'accord avec cette proposition. Il ressort cette idée que nous sommes les objets de travaux sur lesquels une action est sans arrêt possible. Et c'est exactement l'idée que portent les ouvrages de DP : le bien est l'ennemi du mieux, vous pourriez vivre mieux, vous pourriez être plus vous-mêmes, à la condition de mettre en place ce que certains sociologues, comme Max WEBER, nomment une « conduite de vie », c'est-à-dire en vous questionnant sur vous-même, en effectuant certains tests, etc.

LF : De la performance individuelle en somme ?

NM : Oui, c'est ça. C'est la performance. Pour prendre un contexte tout à fait différent, les Grecs anciens, PLATON, les Épicuriens ou les Stoïciens, avaient aussi une sorte d'éthique de ce genre, où il fallait travailler sur soi-même pour résister à la souffrance, pour savoir profiter du jour (Carpe Diem, chez les Latins par la suite)... Mais leur façon d'être un individu était très différente : être un bon individu, c'était prendre la place qu'on a dans le Cosmos, soit un ordre qui était complètement défini à l'extérieur de nous-mêmes.

À contrario d'aujourd'hui où être un bon individu, c'est rejoindre qui on est à l'intérieur. C'est une vision du monde où chaque individu détient la vérité de lui à l'intérieur et donc, porte la responsabilité de se faire advenir lui-même. La question qui est socialement valori-

sée, c'est : que puis-je faire moi-même de ce qu'il m'arrive ? Et ce, quels que soient les événements qui nous arrivent. Je le dis dans mon livre, ça m'a frappé de ne rencontrer aucune occurrence positive du terme de victime. Chez les lecteurs, comme chez les auteurs de développement personnel, c'était toujours : *arrête de faire ta victime, j'ai cessé de me victimiser pour me prendre en charge...* Il y a un renversement, un glissement de valeurs qui mettent l'accent plus que jamais auparavant sur le fait d'agir de soi-même, d'agir sur nos passions, de montrer que nous sommes aux commandes de notre vie, malgré les choses qui peuvent nous arriver. Si on cherche la logique de sens commun par rapport à ça, on découvre que le développement personnel est encadré par quelques phrases que j'ai très souvent entendues : *faire contre mauvaise fortune bon cœur, tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort, ne pas pleurer sur le lait répandu...* Ça ne sert à rien de pleurer sur le passé, regardons ce qu'on peut faire dans la vie...

LF : Vous avez évoqué les Grecs, on pourrait également rapprocher cette quête de soi, ce mode d'introspection par le biais d'exercices du courant ignatien⁴, non ? Les *Exercices Spirituels* ont ce trait commun avec le développement personnel qu'ils promeuvent une forme

d'introspection individuelle, personnelle... Dans des domaines qui ne sont certes pas ceux du DP, ce dernier étant complètement laïcisé... Sans toutefois être complètement déspiritualisé. Le développement personnel n'est-il pas, finalement, une laïcisation de l'introspection chrétienne où, d'un *semper victima*⁵ à la source de la confession chrétienne, on serait passé à la négation absolue de l'idée de victime dans le cheminement personnel ? N'aboutit-on pas à une déculpabilisation par le caractère assumé de l'individu et de ses souffrances ?

NM : Il y avait un chapitre dans ma thèse, non repris dans l'ouvrage publié par la suite, sur l'origine du développement personnel. Dans ce cadre, j'avoue ne pas avoir pensé à mobiliser Ignace de Loyola, mais ça pourrait rentrer là-dedans. Ceci dit, l'Histoire qui est généralement faite du développement personnel le raccorde plutôt au monde anglo-saxon en général et américain en particulier. Le premier bouquin de développement personnel, qui s'appelle *Self-Help*, paraît en 1859 et a été écrit par un certain Samuel SMILES⁶. Si on re-

vient encore un petit peu en arrière, on peut voir que dès les années 1600-1700, on commence à avoir des auteurs protestants, WASPSP⁷, calvinistes⁸, qui vivent dans cette angoisse perpétuelle de savoir s'ils font partie des élus ou des damnés. Pour ces protestants, seule la foi compte : ça ne sert à rien d'aller à l'église, seules les œuvres qui vous permettent de travailler à la gloire de Dieu sont les indices du fait que vous êtes parmi les élus.

Et donc, pour la première fois, les calvinistes inaugurent un rapport de l'individu à Dieu qui passe par l'intériorité : vous ne pouvez compter sur personne d'autre que sur vous-même pour savoir si vous êtes élu ou damné et Max WEBER⁹, qui est un sociologue qui a beaucoup étudié les liens entre éthique protestante et esprit du capitalisme, montre bien à quel point ce mode de rapport à Dieu, paradoxalement, a créé chez les protestants une confiance en soi et une solitude inouïe, parce que le fait de douter de vous-même à ce moment-là, ça voulait dire que le démon était déjà entré en vous, et probablement que vous

L'Histoire du développement personnel le raccorde plutôt au monde anglo-saxon en général et américain en particulier. ”

étiez du côté des damnés... Donc le fait de ne pas douter de soi, le fait d'être dans une position qui n'est pas celle du battant productif, courageux, etc. signifiait déjà que vous étiez perdu.

Ce que j'ai tenté de montrer, c'est comment cette tradition protestante est entrée en conjonction avec deux autres courants : une tradition transcendantale aux États-Unis, qui est une philosophie qui célébrait l'individu comme on avait pu le célébrer dans le romantisme pré-Schoppenauer¹⁰ en Europe, et l'arrivée de la psychanalyse sur le territoire américain, qui a connu un succès absolument incroyable... Seulement, ce succès n'était pas du tout lié à ce que Freud exposait, mais à ce que les Américains en ont compris ! Et tout ça s'est véritablement fondu en une perception extrêmement positive de l'individu, de ses capacités et de son intériorité, avec cette idée que, quelle que soit la situation dans laquelle vous êtes, il vous est au moins toujours possible de travailler sur vous-même.

LF : Dans cette consécration de l'individu, vous avez abordé les sources américaines, allemandes, mais en France, on a aussi le cartésianisme et son fameux Cogito, non ? « Je pense, donc je suis », soit l'action individuelle de penser qui est la cause de l'essence de soi ? Il ne s'agit pas de dire que DESCARTES est le père du développement personnel,

mais d'observer une maturation sociale mondiale d'un rapport au soi transformé : l'individu autonome de la société. De plus en plus, cette dernière semble apparaître comme corruptrice et l'individu en passe de se sauver en s'affranchissant de la corruption sociale... Refus de la culpabilité et surtout, refus de tout déterminisme éventuel, même social, au nom de la sacralité de la personne qui aurait, comme le scorpion, le remède à ses maux à l'intérieur de lui-même.

NM : En fait, il faut voir comment trois termes s'agencent : Individu, Nature et Société ou « Polis ». Chez les Grecs, ce sont trois termes qui sont extrêmement intégrés : il existe un ordre cosmique – il ne faut pas l'entendre de façon ésotérique, c'est quelque chose de très présent dans leur vie quotidienne – et c'est vrai que pour que le développement personnel puisse exister aujourd'hui tel que nous le connaissons, il fallait que se dégage l'idée d'un moi qui pouvait être indépendant d'une Nature dominatrice. C'est ce que Charles TAYLOR¹¹ explique dans *Les Sources du Moi*¹² et que l'on évoquait à propos des protestants qui doivent travailler sur la Nature pour plaire à Dieu.

Et puis, avec ROUSSEAU¹³, est apparue la question de savoir si c'était avec la Nature que l'individu devait divorcer, ou avec la Société. Et ROUSSEAU a plutôt tendance à dire que l'individu

est bon dans son ordre naturel, mais que la société, la vie ensemble le corrompent; contrairement à HOBBS¹⁴, par exemple, qui prétendait plutôt que c'était l'Homme dans son état de nature qui était extrêmement violent, et que l'obligation de vivre en société l'apaisait, ce qui est plutôt une logique du *contrat* anglo-saxon...

Or, on retrouve dans le développement personnel cette « cosmologie », une vision du monde où ce qui corrompt l'individu, c'est bien la société. Dans cette même enquête auprès de 2800 individus dont je vous parlais, il y avait aussi des taux d'accord complètement frappants avec ces deux affirmations : *l'individu naît fondamentalement bon, et c'est la société qui le corrompt*. C'est quelque chose que vous retrouvez aussi dans les livres de développement personnel : personne n'est criminel de base, personne n'est mauvais de base, mais ce sont les contextes social et familial qui le poussent à fonctionner comme ceci ou comme cela.

Ce mode de pensée influence les modèles politiques que développent les aficionados du DP dans la mesure où, pour eux, agir sur la société, c'est quelque chose qui n'a plus aucun sens : pour eux, la politique a fait la démonstration de son inefficacité, elle n'est plus capable de contrôler le

monde économique. Il faut donc recréer des systèmes communautaires, des systèmes hors du système où les gens soient capables d'agir indépendamment comme dans les GAC¹⁵, la permaculture, la décroissance, les villes en transition... Tous ces mouvements au sein desquels on retrouve des choses très bien, mais qui sont quand même animés par cette idée que ce n'est plus en empruntant les voies classiques du politique qu'on va réussir à faire quelque chose : c'est en se mettant en dehors du système et en se reconnectant avec la Nature.

Toujours au sein de la même enquête, la question qui a obtenu le plus haut taux d'accord, à 95 %, était : la Terre est un grand organisme avec lequel nous devrions vivre en harmonie... Ce qui montre bien qu'il y a là une représentation, et vous voyez ça dans tous les mouvements un peu ésotériques, la Pachamama, etc. Mais même aussi dans l'homéopathie, dans toute une série de choses qui se présentent comme alternatifs : cette

idée que nous sommes malheureux parce que nous sommes déconnectés, à la fois de ce qui se trouve à l'intérieur de nous et de la Nature. Le mauvais terme aujourd'hui, c'est celui de Société. C'est pour un sociologue extrêmement confondant dans la mesure où, qu'on le veuille ou non, le Social est certes contraignant, mais il est également habilitant : si vous n'aviez pas eu des parents qui vous ont appris à parler, si vous n'avez pas le vocabulaire de l'autonomie, si vous n'avez pas la capacité à lire des ouvrages de DP... Bref, si vous n'avez pas toute une série de compétences culturelles...

LF : Crise ou pas, ce que l'on est, c'est la société qui nous l'a apporté ?

NM : Mais oui ! Au moins en grande partie. Alors, après vous avez toute une marge de manœuvre, bien évidemment, mais c'est impressionnant de voir qu'aujourd'hui, on ne veut voir que du déterminé, en oblitérant complètement

le fait que c'est grâce à ce déterminé qu'on peut prendre en partie certaines libertés ! Et DURKHEIM que l'on évoquait avant l'entretien, a très bien vu dès 1900 ce qui est vrai encore aujourd'hui, c'est qu'il y avait une règle qui était peut-être bien plus forte que toutes les autres dans une société qui tend à rejeter les autres règles : celle d'être un individu autonome. C'est la règle d'être soi, en fait. Et ça, c'est pour moi l'un de ses plus grands coups de génie, c'est d'avoir vu que l'individualisme, contrairement à ce que beaucoup disent dans le modèle du déclin¹⁶, ce n'est pas la disparition de la société, mais la transposition d'une obligation sociale à une autre très particulière qui se résume à l'ordre suivant : vous devez vous détacher de la société. Et c'est pour ça que c'est difficile à comprendre...

LF : Mais ce *détachement* n'est-il pas qu'un mythe auquel adhèrent les lecteurs de DP ? Ne font-ils pas que croire qu'ils se détachent de la société

Il faut voir comment trois termes s'agencent: Individu, Nature et Société. Le mauvais terme aujourd'hui, c'est celui de Société. C'est pour un sociologue extrêmement confondant.

alors qu'en fait, ils deviennent encore plus qu'avant des marionnettes du mode social ?

Pour le dire autrement : peut-être que la littérature de développement personnel touche un cœur cadre managérial, qui est soumis à une certaine pression économique, et empreint d'une certaine formation qui lui impose une certaine fermeté, une certaine solidité permanentes, et un regard vis-à-vis de lui-même de chef, de leader... Vision de soi qui est peut-être la moins apte à comprendre ce qui arrive quand les choses s'effondrent.

NM : On ferait un mauvais procès au DP en disant qu'il ne reconnaît pas la faiblesse. Les lecteurs vous diraient : on reconnaît très bien la faiblesse, par exemple, c'est normal d'être triste après un deuil... Mais après un moment, il faut que vous arrêtiez d'être triste et que vous repreniez les choses en main. C'est donc plutôt un cadrage du point de vue temporel, de la position de faiblesse ou de victime. Faut pas que ça dure. À un moment c'est normal, si ça se prolonge plus que ça, ça devient pathologique...

Parmi mes entretiens, j'ai effectivement rencontré des cadres, cadres sup, professeurs d'université qui – en tout cas pour les deux profs d'université que j'ai rencontré – évoluaient dans un mépris assez marqué du développement

personnel. Et puis à un moment de leur vie, ils se sont retrouvés complètement désemparés, perte d'un proche, burnout professionnel : les ressources classiques qu'ils avaient à disposition pour faire face ne suffisaient plus. Et leur logique de justification, c'était toujours de dire : *j'avais plus rien à perdre, et donc j'ai commencé à lire ces bouquins...* Mais malgré moi, j'ai dû me rendre à l'évidence : ça marche. Ça m'a fait du bien. Et je pense vraiment que ce malgré moi, c'est quelque chose de très important. Ça tendait à me dire à moi, sociologue, dont ils savaient que je pouvais potentiellement les juger : *regardez ! C'est pas parce que je suis fou, c'est pas parce que je suis sectaire, c'est pas parce que je suis débile ! J'ai gardé tout mon sens critique, mais malgré tout, je peux détecter une sorte d'efficacité symbolique dans ce genre d'ouvrages !*

Maintenant, un autre élément, plus par rapport aux cadres : une bonne partie des productions de développement personnel est liée à l'univers professionnel. *Nous sommes tous des managers* ou encore, le terme de « résilience »¹⁷, par exemple, qui est un terme d'abord issu de la physique et puis qui a connu un certain succès avec Cyrulnik¹⁸ dans la psychopathologie, et vous retrouvez aujourd'hui pas mal de publications qui traitent de l'attitude de résilience au

sein de l'entreprise : *partis de rien, ils ont créé leur entreprise...* *Résilients, après un échec ils ont rebondi...* C'est vrai qu'il y a une sorte d'affinité très forte entre la façon dont on doit se comporter en tant que cadre, et en tant que personne privée si je puis dire : elle porte sur le fait de se considérer perpétuellement insatisfait de sa situation (si on s'arrête d'évoluer c'est qu'on a un problème, c'est qu'on est pas bien là où on est), et sur cet autre fait qu'il faut se considérer soi et les autres comme étant autonomes. On est dans le rejet des rapports de force.

Ce sont des faits qui ont taraudé pas mal de sociologues et critiques, qui posent la question : est-ce que ça ne pousse pas les individus à devenir des entrepreneurs d'eux-mêmes, à rapatrier des logiques managériales au sein de la sphère privée, qu'on estimait encore protégée de cette dimension-là... Mais aussi : est-ce que ça n'oblitére pas complètement les relations de pouvoir, qui peuvent comporter une certaine violence, une certaine dureté... Mais ce n'est pas parce qu'on ne donne plus d'ordres à quelqu'un qu'on est plus dans une relation de pouvoir ! Parfois c'est beaucoup plus insidieux, plus violent que ça. Je parlais hier avec une fille dans une réunion, qui me disait que son patron lui avait clairement dit qu'il ne voulait pas jouer le rôle de manager et qu'elle

devait être autonome parce que c'était très embêtant pour un manager d'avoir affaire à des gens qui n'étaient pas autonomes... Demander l'autonomie à ses salariés en indiquant qu'on est pas là pour donner des ordres, ça veut avant tout dire : *prends les choses en charge parce que tu participes toi aussi au projet, comme si tu étais un actionnaire de l'entreprise au même titre que les gens pour qui tu bosses.* Il y a toute une série de critiques en sociologie du travail qui montrent qu'aujourd'hui, le temps mort est quelque chose qui ne peut plus exister. *Si vous étiez vraiment partie prenante du projet, vous sauriez ce qu'il y a à faire de mieux pour vous améliorer vous-même, pour vous forger ou pour lire des trucs, vous impliquer...*

Je le dis en connaissance de cause : comme étudiant j'ai travaillé dans une boulangerie, comme simple salarié ; mais on ne pouvait rester là que si on était plus que salarié, c'est-à-dire qu'on était vraiment partie prenante de ce projet qui faisait que cette boulangerie déjà très riche fonctionne encore plus. Et donc si, par des gestes normaux de salarié, on démontrait qu'on était pas complètement partie prenante de ce projet, ben on était dehors...

C'est vraiment cette idée... *Votre autonomie, ce n'est pas uniquement une autonomie par rapport à vous-même, c'est aussi votre autonomie par rapport*

au projet commun que nous estimons devoir partager tous ensemble. Et donc il y a quand même un coût d'entrée qui est quand même assez frappant pour toute une série de gens pour lesquels vous dites, à juste titre, que l'autonomie ou la question de l'investissement dans le projet sont complètement déconnectées du salaire qu'ils touchent !

Il y a eu deux grosses critiques du capitalisme en France : la critique sociale et la critique artiste. La critique sociale c'était celle qui luttait pour un salaire meilleur, pour des conditions de travail meilleures, qui a été extrêmement forte dans l'entre-deux guerres et au sortir de la Seconde Guerre Mondiale.

Mais au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, une autre critique a pris de l'importance et qui est-ce qu'on a appelé la critique artiste. Cette critique-là portait sur le premier esprit du capitalisme, très tayloriste, en reprenant toute une série d'intuitions marxistes et disant : on dépossède les individus du fruit de leur travail, ils font du travail à la chaîne, on les abrutit, on les aliène. Et ce qui a été très difficile pour cette critique artiste qui militait pour une autonomie, pour un épanouissement personnel, etc., c'est de voir la façon dont fin des années 60, début 70, le capitalisme a complètement réintégré

cette critique en disant : aujourd'hui, nous allons faire en sorte que les gens soient autonomes... Et donc de fait, l'autonomie ça n'était plus un élément subversif que l'on pouvait revendiquer contre le capitalisme, ça devenait un prérequis que le capitalisme utilisait pour vous employer !

Et aujourd'hui, clairement, le petit c'est celui qui n'est pas autonome, qui n'est pas mobile, qui n'est pas dans dix mille projets, qui ne sait pas rebondir, tandis que le grand, c'est le cadre dont on parlait tout à l'heure, qui est à fond dans son truc mais en même temps garde toujours un œil sur d'autres opportunités...

Et l'une des questions qu'il est très difficile de résoudre pour les gens qui sont dans cette critique artiste, c'est de savoir identifier leur « point de bataille » : quel est le vocabulaire que l'on peut encore utiliser aujourd'hui pour lutter contre le capitalisme, si toute cette logique du développement personnel (qui auparavant était subversive) est accaparée par la logique de l'entreprise ? Et c'est pour ça qu'une partie du spectre des personnes qui se trouvent dans des positions de responsabilités et qui font des journées de retour sur soi, qui ont l'habitude de faire leur bouclier des « trois valeurs, trois défauts », se retrouvent du coup parfaitement en affinité avec le développement personnel.

Mais à côté de ça, cette capacité à parler de soi, à être un battant, à se mettre en valeur, à se vendre... C'est une compétence qui n'est pas socialement distribuée de façon égale. Et l'injustice, entre guillemets, c'est qu'il s'agit d'une compétence qui donne accès à des bénéfices sociaux, qui ne sont accessibles qu'à ceux qui peuvent en faire la démonstration.

Je pense qu'il faut vraiment voir ces affinités entre le monde de l'entreprise et le monde du développement personnel, mais je serai très prudent quant à ceux qui, sur le modèle du déclin¹⁹ ou celui du pouvoir²⁰, disqualifient complètement la logique du DP sous prétexte qu'il ne serait qu'un avatar de nos logiques managériales : des individus trouvent du sens à cela parce que ça correspond à un environnement social qui leur permet de donner sens.

Un autre terme qui a aujourd'hui un succès phénoménal dans cet univers, c'est l'« empowerment »²¹ : c'est l'idée qu'aujourd'hui, le rôle de l'État, ce n'est plus d'offrir la même vie à tous les individus, mais de donner à chaque individu la même chance dans la lutte sociale...

Avec ce terme de « capability » associé...

LF : Cette nouvelle place du politique n'expliquerait-elle pas le glissement vers un sociétalisme d'État? Les catégories politiques de l'ordre social ont tendance à se « biologiser » : le rapport homme-femme, le genre subi, la culture dans son élément religieux, etc. On observe un déplacement du discours politique qui autrefois était régulé par une codification légale fondée sur une considération de l'individu non pas dans sa mesure biologique, mais dans son rapport effectif au fait social (code civil, devoirs associés aux contrats passés entre les individus : travail, mariage, etc.).

On a cette sensation que ce truchement a bien pénétré le champ et la stratégie de communication des directions en général, qui semblent user de cette évolution sociétale afin de balayer les questions sociales proprement dites. En tant que salarié, il est toujours plus difficile d'évoquer la question du salaire ou des conditions de travail avec son référent hiérarchique, qui élude souvent ces questions au profit d'un savoir-

être qui conditionnerait le devenir professionnel. Savoir-être contre savoir-faire : le savoir-être ne suit-il pas la logique du DP ?

NM : Oui, c'est une logique qu'on retrouve aussi dans le cas que j'évoquais tout à l'heure, au sujet des personnes de plus de cinquante ans qu'on cherche à remettre sur le marché du travail : on sait très bien que ce marché leur est complètement bouché et néanmoins, dans ces dispositifs, on travaille à la marge sur comment bien présenter sur son CV, comment ne pas présenter son âge, et même, fin du fin, sur la coupe de cheveux, sur comment paraître plus jeune que ce qu'on est, comment faire valoir des années d'inactivité... C'est une véritable réattribution des responsabilités : face à un problème que vous avez dans votre vie, vous pouvez vous interroger sur ce qui vous a mis dans cette situation (mon employeur qui m'a viré, ma famille qui a fait de moi un enfant malheureux, telle personne qui a tué ma compagne, etc.). Ça c'est la responsabilité

“ *Travail sur la coupe de cheveux, sur comment paraître plus jeune que ce qu'on est... C'est une véritable réattribution des responsabilités.* ”

extérieure, mais une fois que vous l'avez attribuée, vous pouvez grogner un peu dessus, mais après ça suffit : vous les mettez de côté, et puis vous passez à l'autre attribution des responsabilités qui est celle que l'on évoque : *qu'est-ce que moi je peux faire par rapport à ça ?*

LF : Votre livre s'intitule *Du Bien-Être au Marché du Malaise : quel malaise confirme la Société du Développement Personnel*²² ?

NM : Le malaise que peut confirmer le développement personnel, c'est le malaise d'une société qui est inquiète pour elle-même, c'est le malaise d'une société qui place l'individu au pinacle de ses valeurs.

Il faut bien se dire qu'aujourd'hui, nous ne saurions pas vivre si nous ne comptons pas autant sur nous-mêmes et si nous ne savions pas que les autres individus allaient se placer eux-mêmes comme la principale de leurs valeurs : ce qui nous permet de ne pas avoir peur des milliers de gens qu'on va croiser chaque jour dans le métro, c'est la présupposition que chacun d'eux tient à lui-même comme à la prune de ses yeux. On a écrit un petit papier avec un collègue, où l'on dit qu'aujourd'hui la société occidentale connaît deux ennemis dont elle se méfie très fort : le terroriste (parce qu'il n'a pas peur de se faire exploser et de mourir pour une cause)

et le dépressif... Comme on l'a vu avec ce crash de l'A320²³ ; a contrario des sentences de spécialistes mal renseignés, il ne s'agissait absolument pas d'un « suicide altruiste ». Ce suicide-là, il nous choque bien plus que d'autres accidents, bien plus que d'autres catastrophes, parce qu'il nous pousse à nous rendre compte que nous mettons sans arrêt notre vie dans les mains de personnes que nous ne connaissons ni d'Ève ni d'Adam, et qu'en fait le seul instrument de confiance qu'on a par rapport à ça c'est de se dire : ils tiennent à eux autant que moi je tiens à moi.

C'est la raison pour laquelle on se fait confiance, c'est un peu la logique du marché décrite par Adam SMITH : « *Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage.* » Je fais confiance à mon boucher non pas par altruisme, mais parce que je sais qu'il sait que s'il me sert une viande avariée, ça finira mal pour lui !

Nous sommes dans une société du malaise, très individualiste, mais qui s'interroge sans arrêt sur le risque de sa propre dislocation.

Quand je demande aux individus : mais pourquoi est-ce que le développement personnel a un tel succès ? La réponse immédiate est : *c'est parce qu'aujourd'hui ça va mal, nous allons droit dans le mur.*

On bouffe du Nutella qui est très bon au goût, mais dont on nous dit que c'est nocif, on prend des médicaments toxiques, on roule avec des bagnoles qui polluent... En bref, on n'a que peu d'emprise réelle sur les conséquences de nos choix et de leurs conséquences directes et qu'on le veuille ou non, on a très peu de prise sur notre fonctionnement : on va chez le médecin, on va chez le psy, on va chez toute une série de corps expert qui ont la prétention de savoir mieux que nous ce que nous sommes, ce qui nous fait du bien. A contrario, le DP est cet élément qui nous dit : *regardez, je vais vous rouvrir enfin à une marge de manœuvre sur laquelle vous, tout seul, vous avez des possibilités...* J'évoque l'auteur à succès David SERVAN-SCHREIBER dans mon livre, et son ouvrage sobrement intitulé *Guérir le Stress, l'Anxiété et la Dépression sans Médicaments ni Psychanalyse...*

Et donc, sans corps experts, l'idée que l'on peut par le biais d'actions individuelles, jogging, écoute du cœur, fruits et légumes, pratique de la Communication Non Violente²⁵, devenir un expert du vécu et de soi-même : c'est le cœur de la promesse vendue.

LF : Après coup, l'auteur a également proposé un traitement soft contre le cancer ; cela n'a pas semblé bien fonctionner²⁶.

NM : Non, en effet. Mais mettons cela de côté, sur les autres aspects promus et de manière générale, le DP révèle le revers de la médaille des « sociétés complexes » telles que DURKHEIM les a exposées : l'individu a de moins en moins de prise sur les segments de production globale – sur ce qui sort de lui et sur ce qui rentre en lui –, et la question se pose de connaître la marge de manœuvre individuelle par rapport à cela. C'est intéressant de voir dans quelle mesure les lecteurs de DP créent de nouvelles façons d'imaginer l'action politique : *je n'ai plus l'impression que mes élus locaux et nationaux comprennent qui je suis et ma situation... Micmacs avec le monde des entreprises, exemple du TTIP²⁷, on ne sait pas trop ce qu'ils sont en train de négocier pour que la politique perde encore tout son pouvoir et que ça soit les entreprises qui décident en ayant le pouvoir de faire des procès aux États...* Tous pourris, en somme. Je ne suis pas là pour dire que c'est vrai ou que c'est faux, mais on doit

admettre que cette vision du politique n'est pas anodine.

LF : C'est un véritable désengagement social, non ?

NM : La question peut se poser. Désengagement politique, assurément, mais n'est-ce pas la moins mauvaise des alternatives que ces gens ont trouvées ? Les individualistes déçus substituent au politique des mouvements alternatifs, hors du système où on ne refait plus le monde en pensée ou en paroles, mais où on recrée des petites sociétés : on essaie de recréer la communauté à partir d'un niveau qui est infra politique, infra social. C'est du désengagement si on a en tête uniquement – et c'est vrai que c'est très difficile d'avoir autre chose en tête – l'action politique comme étant le seul vecteur de changement social efficace possible, mais bon... J'aurais tendance à dire qu'il faudrait sonder ces mouvements en profondeur avant de les critiquer de façon virulente. Qui sait, est-ce que ça ne pourrait pas donner des choses par ailleurs ?

Seulement, cette vision ne se limite pas à une élaboration concrète : elle crée une relation de cause à effet entre ces petits projets et un changement global qui doit survenir tout à coup ! Et c'est cette *croyance* qui interpelle, c'est ce *grand changement* attendu qui accompagne la réflexion pratique, qui pose question : cette Révolution Individualiste *des petits ruisseaux amenés à produire des grandes rivières* et gardant bien loin ces petits ruisseaux de l'Océan Social et Politique.

LF : Pour recentrer le débat sur les lecteurs de DP, leur champ d'ouverture semble plus d'ordre socioprofessionnel que politique... Généralement, le « clash » qui les conduit à l'introspection est d'ordre individuel, non ? Vous ne devez pas avoir eu beaucoup de cas de gens blessés par le second tour des élections présidentielles ou par la défection du Parti Communiste, en face desquels ils se seraient mis à lire un livre de DP..

NM : Non, en effet. La politique, c'est le fait absolument absent des bouquins de DP. Une des raisons premières, c'est sans doute qu'effectivement, ça ne les

“ Cette Révolution Individualiste des petits ruisseaux amenés à produire des grandes rivières, bien éloignées de l'Océan Social et Politique...”

intéresse pas ; une deuxième raison, plus pragmatique, c'est que les auteurs de ces livres s'adressent à des gens qu'ils ne connaissent absolument pas. Et donc ils visent à leur permettre de rattacher individuellement leurs situations au bouquin : il faut éviter d'imaginer un lecteur typique qui aurait certaines caractéristiques parmi lesquelles, par exemple, un positionnement politique. On sait par contre que le lecteur sera d'accord avec l'idée que la société, ça va pas. Et donc, comme dans un horoscope, on garde ce niveau de généralité, libre au lecteur de mettre ce qu'il veut dedans... Et certains diront : *la société ça va pas parce que la gauche est depuis trop longtemps au pouvoir, ou le contraire...*

LF : « La société ça va pas » comme postulat admis, ça révèle tout de même une certaine immaturité politique, non ?

NM : Oui, c'est ce que l'on appelle en anthropologie des signifiants flottants : ce sont des causes qui permettent de faire communauté... Si je vous dis : c'est vraiment « la cata en France », et que vous me répondez « ah oui en effet », une connivence se crée sans qu'il soit besoin d'approfondir. C'est de l'immaturité

politique dans la mesure où ce n'est pas sur la base de telles connivences qu'on change le monde...

LF : Et dans une autre perspective, cela révèle bien que les lecteurs ont abandonné la possibilité que dans notre malaise personnel et individuel, le fait politique et le fait social soient des aspects causals à explorer.

NM : En effet, et on peut ici citer Robert CASTEL²⁸, sociologue de gauche : « lorsque les options économiques, sociales et politiques se trouvent hors des prises du sujet, le psychologique se trouve doté d'une réalité, sinon autonome, du moins autonomisée. Nous avons maintenant affaire à une subjectivité d'autant plus « libre » qu'elle ne gère plus que des enjeux dérisoires²⁹ ». Dans les livres de DP comme dans les entretiens avec les lecteurs (rien dans les livres de DP ne traite de l'influence que peut avoir le politique sur les individus), il y a cette idée prédominante que se changer soi, ça va changer le monde. Ça ne mange pas de pain... Des Américains ont écrit un livre sur ce qu'on appelle les « créatifs culturels » : des gens ni républicains, ni démocrates, ne se retrouvant pas

dans ces machins-là, mais qui parce qu'ils ont l'impression de ne pas former un mouvement social, restent très forts dans leur coin... Ils sont déjà une grande partie de la population et chaque année ça augmente. Et toujours cet aspect téléologique qu'un jour, les créatifs culturels prendront le pouvoir et à ce moment-là, on jettera à la poubelle ce vieux système politique...

Il y a une part d'*eschatologie* là-dedans, une part de religieux : on attend le Jugement Dernier, en fait... Et ces gens ont en commun de penser qu'ils sont plus en avance que leurs frères humains sur ce chemin qui va les amener à se trouver du bon côté.

LF : On a balayé l'inspiration de fond mais de manière plus formelle, les livres de DP n'ont-ils pas tant de succès parce qu'ils sont constitués à la manière d'une pub de lessive ? N'est-on pas face à une littérature publicitaire où le produit, c'est l'identité d'un rapport au social conforté par une eschatologie (*ça ira mieux plus tard*) qui promet la distance face aux problèmes du monde ?

NM : Oui, quand vous me dites ça je pense au grand gourou, Anthony ROBBINS³⁰, qui

On attend le Jugement Dernier, en fait... Et ces gens ont en commun de penser qu'ils sont plus en avance que leurs frères humains.

organise des stages pour lesquels j'ai eu accès à des notes prises par une personne qui y avait participé : dans ces notes, on apprend que Robins affirme : « moi j'ai le droit, parce que j'y suis arrivé, de vous montrer à vous, petits managers, comment vous pouvez devenir comme moi : c'est le produit que je vous vends ! ». . . La forme du discours est effectivement très marquée, pour dire le moins. . .

LF : En conclusion, nous souhaiterions revenir sur vos réflexions émises dans le cadre de votre entretien au magazine *Le Point* en septembre 2014³¹, où vous faisiez remarquer que l'individualisme érigé en valeur suprême était « intimement lié aux Trente Glorieuses » et à mai 68, au travers d'un accroissement des richesses et à un idéal conjoint d'autodéterminisme : on est donc admis à supposer que le déclin austéritaire qui frappe actuellement la France et l'Europe, associé à un regain social de l'idéal collectif pourraient conduire à d'autres formes de quête de soi ?

NM : Ce qui est frappant à la lecture d'autres travaux que les miens, notamment ceux d'EHRENBERG³², c'est que cette quête d'autonomie individuelle s'est produite dans un contexte de relative abondance, et qu'on aurait pu croire avec les crises successives de fin 70, début 80, qu'on allait avoir

affaire à d'autres environnements moraux qui, peut-être revaloriseraient les idéaux de solidarité. Mais c'est au contraire le moment où le capitalisme s'est réapproprié cette critique artiste, et a fait de cet appel à l'autonomie une condition pour devenir un individu employable ! Et donc, c'est à partir de ce moment-là que certains ont pu être amenés à considérer que les gens étaient complètement dépossédés de la revendication à l'autonomie : *vous n'avez plus à revendiquer ! Autonomes, vous l'êtes dans votre travail, faites absolument ce que vous voulez mais ne venez pas me faire chier à me demander ce que vous devez faire !* Cette accapitation va de pair avec l'extension de la culture de l'évaluation. . .

LF : Le *job* américain au détriment de la conscience de métier, en somme : converti à la société française, c'est le taf en substitution du métier, toujours. . .

NM : Voilà, c'est ça. Il est de plus en plus normal pour une série de personnes, maintenant, d'avoir une part de salaire variable liée à la performance ! Avec la montée en puissance de la culture de l'évaluation, vous n'avez plus un cycle de promotion de votre carrière lié à votre ancienneté ou à toute autre forme de considération historique, donc durable. Et même le fait

d'être un « ancien » devient un handicap ; ça a été très difficile pour une série de personnes qui se sont retrouvées au tournant de cette culture de l'autonomie – qui auparavant était un désir pour devenir finalement une obligation –, des personnes relativement impliquées dans leur entreprise, faisant certes toujours le même boulot, en bons petits salariés, mais qui le faisaient super bien et sur qui on pouvait compter : tout à coup, elles ont vu leur employabilité descendre en flèche, parce qu'elles n'étaient pas polyvalentes. . .

LF : Somme toute, l'évaluation a remplacé la qualification.

NM : Oui, ça fait partie d'un même esprit qui est fondamentalement libéral : cet esprit met en avant ceux qui connaissent certains mots valorisés du type *autonomie, action, initiative individuelle*. . . L'antinomie des modes collectivistes, et issus d'un vocabulaire que l'on retrouve au sein du DP. Quand j'enseigne Marx à des étudiants en droit, ce public-là adore parce que ça lui semble être un truc très exotique, complètement utopique. . . Mais en même temps je pense que c'est très rafraîchissant pour eux d'avoir affaire à quelque chose qui remet en cause les conditions sur lesquelles fonctionne la société contemporaine. Cet exemple permet de mettre

en évidence ce que révèle le DP, et ses parallèles avec le libéralisme : il est très difficile de s'opposer à une société ou à un mode établi de développement social, dans la mesure où il est très difficile d'imaginer un autre vocabulaire à partir duquel on peut créer de l'alternative ! Rien que les mots de *développement personnel*, *développement durable*, tous sont fondés sur un idéal de croissance... Prison sémantique, on est dans ce que les foucaldiens appellent une *épistémè*³³, le truc duquel on ne peut sortir parce qu'on est né dedans.

LF : Et finalement, c'est peut-être là le nœud du malaise évoqué par votre ouvrage : quand certains chocs devraient permettre de sortir ou du moins, d'appréhender les limites de l'*épistémè* contemporaine, le DP semble opérer une réintégration de l'individu à son siècle plutôt que de lui permettre d'acquérir une distance. Contrairement au sentiment individuel, il n'opère aucun affranchissement, les gens reviennent dans leur prison sémantique après avoir acquis la capacité d'*ignorer* le malaise révélé par un choc existentiel.

NM : En effet. Bon, cela peut paraître un peu déprimant de prime abord, mais je pense que c'est une base concrète

de réflexion utile à la compréhension du phénomène et de la crispation qu'il déclenche entre ses défenseurs par trop enthousiastes et ses adversaires, souvent très violents à l'encontre du lectorat de DP... Tout ceci n'a peut-être rien de « personnel », en somme !



“ *Développement personnel, développement durable, tous ces mots sont fondés sur un idéal de croissance... Prison sémantique, on est dans ce que les foucaldiens appellent une épistémè.* ”

Pour approfondir le sujet : *Du Bien-Être au Marché du Malaise, La Société du Développement Personnel*, Nicolas MARQUIS, Éd. PUF

¹ *Du Bien-Être au Marché du Malaise*, Éd. PUF 2014 – ISBN 978-2-13-062826-2

² Assez peu mise en avant, en fait. «*Prétendant transcender le clivage traditionnel entre la gauche sociale-démocrate et la droite néolibérale, un nouveau courant de pensée a affirmé la possibilité d'une 'Troisième Voie'. Ce courant est parti des États-Unis et fut théorisé en Grande-Bretagne par Anthony GIDDENS, le conseiller de Tony BLAIR. Sa traduction en matière économique et sociale par le concept d'État social actif a largement été reprise au niveau européen, d'où elle a influencé de nombreux pays, dont la Belgique.* » (De l'«*État social actif*» à la politique belge de l'emploi, Geoffroy MATAGNE, *Courrier hebdomadaire du CRISP* 32/2001 (n° 1737-1738), p.5)

³ Alain EHRENBERG est un sociologue français. Il s'est particulièrement intéressé aux malaises individuels dans la société moderne, face à la nécessité de performance et l'injonction de l'autonomie. Dans son dernier ouvrage (*La société du malaise*, Odile Jacob, 2010) il réfléchit aux raisons qui poussent plusieurs segments de la société française à tenir des discours où les thèmes du malaise et du déclin se retrouvent fréquemment. (Source : Wikipédia)

⁴ Ignace de Loyola (1491-1556) est le fondateur de la Compagnie de Jésus (plus couramment appelés jésuites). Il est l'auteur des *Exercices Spirituels*, ouvrage de méditations : «*De même, en effet, que se promener, marcher et courir sont des exercices corporels, de même appelle-t-on exercices spirituels toute manière de préparer et de disposer l'âme pour écarter de soi toutes les affections désordonnées*».

⁵ «*Toujours Victime*» : l'Homme pécheur est toujours victime de lui-même et il doit se sonder à chaque instant.

⁶ Samuel SMILES (1812 – 1904), était un écrivain et homme politique écossais. Son livre *Self-Help* défend l'idée que la pauvreté est le fait de mauvaises habitudes et du laissez-faire du Gouvernement par esprit matérialiste.

⁷ Le terme de white anglo-saxon protestant, abrégé par l'acronyme WASP et pouvant se traduire en français par anglo-saxon protestant blanc, désigne l'archétype de l'anglo-saxon, descendant des immigrants protestants d'Europe du Nord-ouest, dont la pensée et le mode de vie ont structuré une partie de la nation américaine depuis les premières colonies anglaises du XVIIe siècle. (Source : Wikipédia)

⁸ Le calvinisme (nommé ainsi d'après Jean CALVIN et aussi appelé la tradition réformée, la foi réformée ou la théologie réformée) est une doctrine théologique protestante et une approche de la vie chrétienne qui repose sur le principe de la souveraineté de Dieu en toutes choses. Bien qu'elle fût développée par plusieurs théologiens, elle porte le nom du réformateur français Jean CALVIN en raison de l'influence dominante qu'il eut sur elle et du rôle déterminant qu'il exerça dans les débats confessionnels et ecclésiastiques du XVIe siècle. Aujourd'hui ce terme fait référence aux doctrines et aux pratiques des Églises réformées. (Source : Wikipédia)

⁹ Max WEBER, né le 21 avril 1864 et mort le 14 juin 1920, est un économiste et sociologue allemand, il est l'un des fondateurs de la sociologie moderne et l'un des premiers à avoir pensé la modernité d'un point de vue critique (Source : Wikipédia).

¹⁰ Arthur Schopenhauer est un philosophe allemand du XIXe siècle.

¹¹ Charles Margrave Taylor est un philosophe canadien. Il est professeur émérite de science politique et de philosophie à l'Université McGill (Montréal) où il enseigne de 1961 à 1997. Sa réflexion se situe au carrefour de nombreux courants de pensée et disciplines : la philosophie analytique, la phénoménologie, l'herméneutique, la philosophie morale, la philosophie de la religion, l'anthropologie, la sociologie, la politique et l'histoire. (Source : Wikipédia)

¹² *Les Sources du Moi : la formation de l'Identité Moderne*, Éd. Seuil, 1998

¹³ La conception de la nature chez Rousseau est indissociable de ses positions concernant la religion, la société et la politique, puisque c'est en partant de l'idée d'une nature idéalisée dont « les premiers mouvements sont toujours droits » qu'il aborde une problématique courante à son époque : comment était l'Homme lorsqu'il vivait à l'état de nature, comment s'est déroulé le passage de l'état de nature à la réunion des Hommes en société, et enfin, quelles en ont été les conséquences. Ainsi, puisque « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses », Rousseau affirme que l'humanité dans sa condition primitive est exempte de perversité ou de vice. (Source : Wikipédia)

¹⁴ On doit à HOBBS (1588-1679) la reprise du fameux adage « l'Homme est un loup pour l'Homme » que l'on doit à Plaute, philosophe antique, et qui révèle parfaitement la définition de l'Homme à son état naturel d'après le philosophe. Définition que l'empreinte sociale permettrait de dépasser.

¹⁵ Groupements d'Achats Communs : ils constituent des regroupements de consommateurs qui, dans une démarche de soutien à la production locale, visent à manger des produits sains et traçables. Les GAC se mettent en lien directement avec des producteurs locaux qui leur fournissent des produits de saison. En France, ils prennent souvent la forme d'AMAP (Associations pour le Maintien de

l'Agriculture Paysanne), qui prévoit l'achat anticipé de la production d'un agriculteur.

¹⁶ Le modèle du déclin est l'interprétation sociologique du succès du développement personnel comme le révélateur d'une société en déclin, « qui ne reconnaît plus aucune légitimité aux contraintes qui permettent la vie ensemble » (*Du Bien-Être au marché du malaise*, Nicolas Marquis, Éd. PUF, p.15)

¹⁷ La résilience est présentée comme un phénomène psychologique qui consiste, pour un individu affecté par un traumatisme, à prendre acte de l'événement traumatique pour ne plus vivre dans la dépression et se reconstruire. La résilience serait rendue possible grâce à la structuration précoce de la personnalité, par des expériences constructives de l'enfance (avant la confrontation avec des faits potentiellement traumatisants) et parfois par la réflexion, ou la parole, plus rarement par l'encadrement médical d'une thérapie. (Source : Wikipédia)

¹⁸ Boris Cyrulnik est un psychiatre et psychanalyste français, auteur notamment d'ouvrages grand public sur la résilience.

¹⁹ Voir note N° 13.

²⁰ Développé par l'auteur dans son ouvrage *Du Bien-Être au Marché du Malaise*, le « modèle du pouvoir » est la somme des réflexions relatives au DP qui considèrent que ce dernier est « un avatar de l'exercice du pouvoir des sociétés libérales démocratiques ».

²¹ L'empowerment se veut être « l'octroi de plus de pouvoir aux individus ou aux groupes pour agir sur les conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques qu'ils subissent ».

²² Sous-titre de l'ouvrage.

²³ Le 24 mars 2015, le copilote Andreas Lubitz a pris le contrôle d'un A320 qu'il a fait s'écraser dans les Alpes, entraînant dans sa mort 144 passagers et 5 autres membres d'équipage.

²⁴ *Richesse des Nations, L.1, ch.11. Adam SMITH* (5 juin 1723 - 17 juillet 1790) est un philosophe et économiste britannique des Lumières. Il reste dans l'Histoire comme le père des sciences économiques modernes, dont l'œuvre principale, *La Richesse des Nations*, est un des textes fondateurs du libéralisme économique. (Source : Wikipédia)

²⁵ Concept développé par Marshall B. ROSENBERG, déposé comme marque (sic) et axe récurrent du DP, la Communication Non Violente repose sur l'empathie comme cœur de son système et consiste, selon les mots de son créateur, à considérer comme mode fonctionnel « le langage et les interactions qui renforcent notre aptitude à donner avec bienveillance et à inspirer aux autres le désir d'en faire autant » (Marshall B. ROSENBERG, *La communication Non Violente au quotidien*, page 10, éditions Jouvence). En clair : toujours parler gentiment.

²⁶ David SERVAN-SCHREIBER a publié en 2007 l'ouvrage *Anti-cancer : prévenir et lutter grâce à nos défenses naturelles* ; en 2011, il est emporté par une tumeur au cerveau.

²⁷ Plus connu sous la dénomination de « Traité de Libre Échange Transatlantique », le TTIP (Transatlantic Trade Investment Partnership) est un accord de commerce et d'investissement en cours de négociation entre la Commission Européenne et les États-Unis. Pour ses partisans, il permettrait de relancer l'économie européenne. Pour ses détracteurs, il imposerait des règles commerciales aux États européens qui les obligeraient à accepter certains produits aujourd'hui bannis (OGM, etc.).

²⁸ Robert CASTEL est un sociologue français, mort le 12 mars 2013 à Paris. Il était spécialisé en sociologie du travail et travaillait notamment sur des thèmes relatifs à l'exclusion sociale. (Source : Wikipédia)

²⁹ Castel, *La gestion des risques*, Paris : Minuit, 1981 (p.191)

³⁰ Anthony J. MAHAVORICK dit Anthony ROBBINS ou Tony ROBBINS est un coach américain né le 29 février 1960 à Glendora en Californie. Il est l'auteur de livres best-sellers traduits dans de nombreuses langues dans le domaine du développement personnel. (Source : Wikipédia)

³¹ L'article consultable [ici](#).

³² Pour rappel, cf. note 3.

³³ L'épistémè définit « l'ensemble des connaissances scientifiques, du savoir d'une époque et ses présupposés. »